

et violentes dans l'usage de l'arbitraire. Le cabinet Narvaez a renversé le cabinet Gonzalez Bravo au nom de la légalité ; il a eu néanmoins le bon esprit de n'être pas toujours légal quand le sort des institutions fondamentales dépendait d'une infraction à la lettre morte de 1837, infraction réclamée par la nécessité publique ; mais ses agents ont outrepassé maintes fois ses intentions de la manière la plus impolitique et la plus naïve. Ainsi, les derniers journaux de Madrid nous rapportent le singulier fait que voici. Le chef politique de Burgos, jaloux outre mesure de faire triompher la candidature ministérielle, a dénié aux monarchiques constitutionnels la liberté de faire circuler des listes imprimées de candidats, et de s'assembler, sans une autorisation légale, pour concerter leur plan dans la lutte électorale. Burgos jette avec raison les hauts cris : on demande où est la liberté des hustings anglais ou celle de nos propres élections ; des protestations ont eu lieu ; mais on est loin d'être sûr que le cabinet désavoué et rétrograde son agent ; les listes imprimées et les assemblées publiques pourront fort bien rester en Espagne le privilège des partisans de Narvaez.

Un autre point du programme de Valero, contenant ces mots : *La souveraineté réside dans le roi*, exige de notre part quelque explication. Ces mots, suivant la doctrine répandue et commune en Espagne, ne font nullement supposer les excès de pouvoir royal que notre droit public réprovoque et que le bon sens espagnol n'accepte pas plus que le nôtre. *La souveraineté existe dans le roi* est une forme de gouvernement, rien de plus, qui paraît bonne, nécessaire même pour la Péninsule, dans l'état présent de ses mœurs et de sa société ; mais il ne s'ensuit, ni pour nous, ni pour les hommes raisonnables en Espagne, que cette forme soit d'une nécessité absolue ni universelle. D'ailleurs, nous ne discutons aucunement, ici, la mesure dans laquelle le consentement national doit se mêler à l'initiative du pouvoir royal.

On nous demandera enfin si le parti monarchique constitutionnel a des chances de réussite dans les élections. Si nous ajoutons foi aux bulletins des provinces, publiés par les feuilles amies ou ennemies, ces chances sont nombreuses. Il paraît certain que le parti progressiste, vaincu, déconcerté par l'énergie et le nombre inépuisables de ses adversaires de toutes les nuances, s'est retiré de la lutte. Trois des coryphées de ce parti MM. Lopez, Cortina, Madoz, viennent d'arriver à Paris. Il n'est pas probable qu'ils s'y donnent rendez-vous pour travailler aux élections. Au moment où les hommes monarchiques entrent dans la voie parlementaire, constatant par ce seul fait un remarquable progrès de leur opinion, les hommes de l'anarchie s'en retirent ; c'est la preuve que le sens moral renaît et prend des forces dans les masses de la nation. Chassés de l'arène du combat légal, à cause de leur impuissance et de leur dépit, les progressistes abandonnant les rênes de l'opinion à leurs adversaires ; et dès le premier jour que ceux-ci s'exercent à les manier, ils insèrent dans leur programme ce mot : Amnistie générale. Nous les en félicitons, et nous croyons que cette devise a été dictée par un sentiment de force aussi bien que de générosité.

—Voici un exemple de la rapidité avec laquelle le fourgon français, qui transporte les dépêches anglaises et françaises de Calais à Marseille, accomplit maintenant ce trajet : la maille de l'Inde, partie de Londres le 7 août, est arrivée à Calais le 8, à 8 heures 20 minutes du matin. Partie de cette ville à 9 heures 10 minutes, elle est arrivée à Paris à 1 heure 32 minutes du matin. Partie de Paris à 2 heures 40 minutes du matin, elle est arrivée à Marseille le 11 août, à 4 heures 30 minutes du matin, ayant accompli le trajet de Calais à Marseille dans l'espace de 67 heures 20 minutes. Le fourgon contenait cinquante caisses en fer d'un pied carré où étaient renfermées les dépêches anglaises, et seize caisses en bois de diverses dimensions renfermant les dépêches de France. A l'instant où elles arrivent à Marseille, elles sont transportées à bord d'un paquebot anglais, et une demi-heure après elles sont en route pour Malte, où un bateau de la compagnie orientale les reçoit. D'Alexandrie elles vont à Suez, et de là, en traversant les déserts, elles arrivent dans l'Inde. Moins de cinq semaines ont suffi pour effectuer ce transport de Londres à Bombay. La même vitesse est observée au retour. Deux courriers, un français et un anglais accompagnent toujours le fourgon. Outre ces dispositions, le gouvernement anglais vient de faire un arrangement avec la compagnie des bateaux à vapeur des Indes-Orientales, afin de faire transporter dans le même temps les dépêches de l'Inde d'Alexandrie à Southampton directement. Par ce moyen, la correspondance de l'Inde sera reçue à Londres tous les quinze jours.

## ALLEMAGNE.

—L'Allemagne commence à se préoccuper sérieusement des efforts du protectorat russe sur les provinces turques du Danube, dont le résultat effectif est de placer la navigation du Bas-Danube, cette grande artère du commerce allemand et hongrois, dans la main de la Russie. Le colonel de génie autrichien, Birago, vient d'entreprendre, par eau, le voyage de Constantinople, en descendant le Danube et la mer Noire. Ce voyage d'inspection scientifique lui est confié dans les vues de haute et sérieuse politique. Il se rapporte évidemment aux mesures prises par le gouvernement autrichien, par suite de la conviction qu'il a de l'extrême importance de la libre navigation sur le plus grand des fleuves de l'Allemagne.

## PRUSSE.

—On se plaint amèrement, en Prusse, de la recrudescence des sévices de la douane russe contre le commerce prussien. Ce qui désole le plus la population licitrophe, c'est que la réduction en un véritable désert, où l'on ne

trouve plus ni arbres, ni habitations, d'un large rayon du pays au delà de la frontière russe, loin de supprimer la contrebande, la transforme en expéditions armées. Car les contrebandiers, sachant que l'exil en Sibérie, et quelquefois même le supplice du knout les attendent, ne s'aventurent plus au delà de la frontière que porteurs d'armes bien chargées, ce qui finira nécessairement par former, sur la frontière, une population de brigands.

## ARABIE.

—La lettre suivante a été tout récemment écrite par un Français, homme instruit et distingué, qui a été à même de voir par ses yeux les progrès de l'établissement des Anglais à Aden. Ce document, qui fournit une nouvelle preuve de l'habile persévérance de l'Angleterre et de la hardiesse de ses desseins, nous paraît à la fois important et opportun :

« Voici, mon cher ami, les détails que vous me demandez sur Aden, qu'on pourra bientôt considérer comme Gibraltar de la mer Rouge. Je désire que ces renseignements puissent être utiles à mon pays ; c'est pour cela que je vous en donne communication.

« Aden, qu'on appela autrefois *Portus-Romanus*, est une ville de l'Yemen à laquelle sa position et l'occupation récente des Anglais promettent le plus grand avenir commercial et militaire, suite et maintien de ce que l'Égypte s'avance rapidement vers l'époque où elle sera une nouvelle colonie britannique. La ville, bâtie dans le cratère d'un volcan éteint, est située à l'extrémité d'une petite presqu'île, tour de formation volcanique, rattachée seulement au continent par une terre basse de 5 à 600 mètres de largeur environ, très facile à isoler au moyen d'un canal entre la pleine mer et la rade. Cette dernière est un magnifique bassin capable de renfermer une flotte immense et dans lequel on entre par une ouverture étroite entre deux autres cratères de volcans. Sur les rochers de ces cratères, il est très facile d'établir des travaux de défense qui mettent le port à l'abri de toute attaque. Déjà une redoute provisoire on assure l'entrée contre les invasions des Arabes, toujours prêts à attaquer les Anglais dans leur position...

« ..... Que si maintenant nous avons à examiner l'origine de cette nouvelle acquisition de notre rival, serons-nous taxés d'ingrats préventions en croyant et reconnaissant ce mélange d'habileté, d'exécution et de différence dans le choix des moyens dont paraît sir Robert Peel quand il s'agit de la *civilisation en lutte avec la barbarie* ? Par adresse et par violence, un peu de gré et beaucoup de force, les Arabes furent successivement réduits à voir l'Angleterre établie à Aden d'abord un simple dépôt de houille pour la navigation des bateaux à vapeur ; puis il fut que queques soldats vinrent relever les premiers, et les uns et les autres restèrent. Un petit mur d'enceinte fut construit pour dix mille, dit-on, le nombre de ces soldats, mais le mur se construisit et les soldats demeurèrent.

« Puis 1840 arriva, des bruits de guerre se répandirent, on craignait les représailles de la France, indignement mise de côté dans le traité d'Orient, et l'on se vit dans la dure nécessité d'occuper Aden avec sa rade et cette presqu'île si défendue qui commande la mer Rouge et peut facilement devenir un nouveau Gibraltar. Tout cela, bien entendu, pour résister aux attaques formidables de quelques marauders arabes, qu'on eût vus, sans cela, s'en tenir honte à des gains énormes provenant de vols de charbon faits sur l'innocente Angleterre.

« Aujourd'hui, les rochers d'Aden sont couronnés de canons ; la porte unique de la ville se fortifie, et la garnison est déjà composée de deux régiments d'infanterie et de deux compagnies d'artilleurs indiens et européens.

## ÉTATS-UNIS.

*Faux en écriture politique*.—On lit dans le *Courrier des États-Unis* :

« Nous disions naguère que si les whigs n'avaient pas réussi encore à faire de M. Polk un aussi grand scélérat que l'a été J. M. Clay par les démocrates, c'est que le premier était trop jeune encore pour être un aussi grand et aussi illustre citoyen que le second. Mais peu s'en est fallu, ma foi, que M. Polk n'eût l'honneur d'être brusquement dépouillé de sa robe d'innocence et marqué du stigmate de la plus fébrile infamie. Il y a quelques jours, un journal d'Utah, dans l'état de New-York, publia, à grands renforts de lettres majuscules, de points d'exclamation, un prétendu extrait des impressions de voyage d'un Américain, voire même d'un démocrate, M. Roerback, dans lequel on faisait raconter à ce touriste, comme quoi, en parcourant les états de l'Ouest et du Sud, pendant l'année 1836, il lui était arrivé un jour de tomber au milieu des esclaves de James K. Polk et de sentir ses cheveux se dresser d'honneur sur sa tête en voyant chacun de ces malheureux nègres porter à l'épaule les initiales de leur maître barbare, J. K. P., profondément gravées dans la chair au moyen d'un fer chaud.

« A cette épouvantable révélation, un cri de philanthropique indignation, de nérophilique pitié, s'est échappé de tous les cœurs whigs, et la stupeur a démesurément allongé les faces démocratiques dont les bouches sont demeurées d'abord muettes. Puis, il fallut voir comme on se disputait dans les bibliothèques l'œuvre innocente de M. Roerback. Whigs et démocrates feuilletèrent à l'envie les pages vierges du touriste, et y virent de leurs yeux le hideux récit des atrocités de M. Polk. Car il n'est venu à personne, d'abord l'idée de révoquer en doute, sinon la vérité du fait, au moins son existence typographique. Le moyen, je vous prie, d'imaginer qu'un journal s'amuse à faire à M. Roerback et Polk l'horrible plaisanterie de prêter gratuitement à celui-là une aussi infamante accusation contre celui-ci ! Et pourtant, on a beau parcourir le livre du voyageur, d'abord à la hâte, puis ligne par ligne, et mot par mot ; nulle part, on n'a retrouvé la page reproduite par la